

## LE REGARD PAR ISABELLE PARMENTIER

Pas très facile de parler après avoir été touchée par ces deux paroles d'Elisabeth et d'Hélène. Je vais m'adresser à vous en prenant un peu de recul parce que le sujet qui m'a été demandé c'est un sujet un peu théologique : « Du regard de Jésus à mon attention aux plus fragiles ».

Je viens de Poitiers donc je ne suis pas du Béarn, nul n'est parfait. J'ai préparé donc de loin, à froid. J'ai cherché des choses simples. J'ai envie de vous parler de joie, de joie de Dieu parce que sans cette joie de Dieu, comment entrer dans ce regard de Jésus sur les plus fragiles. Il y avait de la joie dans ce que nous disait Hélène : la « danse assise », la chorale « Babel » et puis cette quête peut-être plus douloureuse de joie avec les personnes âgées dont Elisabeth nous disait que c'est pas très gratifiant aux yeux du monde et cependant, quel humour, quelle joie présente dans ces petits gestes, ces regards lumineux : encore faut-il savoir les voir.

J'ai amené les deux exhortations apostoliques de notre cher Pape François. Lui, il va de « La joie de l'Évangile » à « La joie de l'amour ». Il ne quitte pas la joie, même si « Gaudio et Laetitia » mettent des nuances dans cette joie, parce qu'il y a toutes les palettes de la joie, et cependant, quelle conscience il a de la fragilité de notre monde tout puissant... ou qui se croit tout puissant. **Je crois que le secret de Jésus pour regarder les plus fragiles c'est sa joie.** Un saint triste est vraiment un triste saint. Une diaconie constipée va constiper tout un diocèse. Si ces personnes âgées n'ont plus d'avenir aux yeux du monde, c'est que le monde est stupide. Jésus a un secret, il a beaucoup de secrets. Je voudrais commenter un secret de Jésus ce matin et cet après midi un autre.

Très simple. Je me suis bornée pour ce matin à un secret de Jésus. Quand le monde regarde ces gens comme étant finis : ils sont handicapés, ils sont vieux, ils sont à la rue, ils ont tout perdu, ils n'ont plus de jambes, ils n'entendent pas - quelque chose de fini en eux - eh bien Jésus revient au commencement, il ne voit pas la fin, il voit l'accomplissement. Sur la croix il n'a pas crié en mourant : « Tout est fini ». Il a dit « Tout est accompli ». Si Jésus s'est fait proche des gens fragiles, c'est qu'il était lui-même fragile. Il renverse complètement l'image que nous avons d'un Dieu tout puissant. Et pourquoi est-il fragile ? Je crois que son secret est au commencement : il s'est fait petit enfant. L'enfance de Dieu, l'enfance éternelle de Dieu, c'est la joie éternelle de Dieu. Il y a une enfance de Dieu. Dieu sait-il faire autre chose que des commencements ? « Laissez les petits enfants venir à moi ». Ce n'est pas de l'enfantillage. Ce n'est pas infantile de la part de Jésus de dire : « Laissez les petits enfants venir à moi ». Ça veut dire, dans votre vie, où est l'enfant ? Dans votre vie, dans ta vie à toi, qu'est-ce qui commence ? Si tu ne redeviens pas ce petit enfant que tu as été, tu n'entreras pas dans le Royaume de Dieu. Nous avons entendu tout à l'heure, pendant la prière, ce récit de l'homme riche. Il a tout cet homme, tout, et même les grands commandements, il dit : je les observe depuis mon enfance ... Il a tout, il veut tout, il espère tout : une assurance éternelle. Que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? Il ne lui manque qu'une seule chose, le manque précisément. Va, vends, donne, viens, suis-moi. Va, vends, donne, viens, suis-moi. Va, vends, donne, viens, suis-moi ! Il lui manque le manque. Or toutes ces personnes dont nous parlons, elles ont la joie de Dieu en elles car elles vivent du manque. A l'un il manque d'entendre, à l'autre il manque de voir, à l'autre il manque d'être jeune, à un autre il lui manque de la mémoire, à l'autre il lui manque de pouvoir sourire, mais c'est sa danse assise. A l'autre il lui manque de dormir le soir au chaud sous sa couette. Cet homme riche, il a tout, il lui manque le

manque. L'enfant manque d'être adulte. Il lui manque à l'enfant d'être grand. « Quand tu auras grandi tu comprendras, quand tu seras grand, tu feras ceci, tu feras cela... ». Mais Jésus est resté un éternel enfant. C'est pour ça qu'il aime les enfants. Il se reconnaît en eux. Il est éternellement le Fils qui crie « Abba », Père, et qui ne dit pas : « moi tout seul », je n'ai plus besoin de père ; je n'ai plus besoin des autres. Jésus est l'enfant qui a besoin de son Père, qui crie vers son Père, qui ne se prend pas pour le Père. Il ne se prend pas pour Dieu. Il est le Fils. C'est pour ça qu'il regarde tout homme à partir de sa vraie richesse qui est le manque. Malheureux les repus. Malheureux ceux qui ont tout... Qui croient savoir tout ... Ce malheur peut nous guetter lorsque nous sommes toujours du côté de ceux qui donnent, sans apprendre à recevoir. Nous savons bien, vous savez bien qu'il faut toujours se faire pardonner ce que l'on donne... Nos richesses, nos talents, notre bonne santé sont perçus par ceux qui manquent de talents, de santé, de jeunesse, comme une blessure... Qu'y avait-il dans la joie de Jésus qui n'écrasait pas ? Comment étaient-elles ces joies de Jésus pour ne pas faire souffrir davantage ceux qui manquaient de joie ? Il y a des joies insolentes, il y a des joies insultantes. Il y a des bonnes santés insultantes pour les souffrants ... et, si nous n'avons que notre tristesse à partager aux autres, nous ne les aiderons pas non plus. C'est bien la joie qui peut les aider, mais quelle joie ? Quelle humble joie ? Il y avait dans Jésus cette joie dont aussi bien Hélène qu'Elisabeth nous parlait tout à l'heure, cette flamme fragile, cette vie, cette petite vie, petite étoile qui brille, qui scintille sans écraser comme le soleil peut écraser ... Laissez les petits enfants, ne les empêchez pas de venir à moi car le Royaume des Cieux est à ceux qui leur ressemble ... Je prie avec vous ce psaume 130. Essayons de laisser le Christ prier en nous ce matin. Je transformerai le Seigneur en Abba Père, comme si c'était Jésus qui le priait en nous :

Abba Père, moi ton Fils unique,  
je n'ai pas le cœur fier, je n'ai pas le regard ambitieux,  
je reste l'humble charpentier de Nazareth. On m'appelle le Nazaréen.  
Je n'ai pas fréquenté les universités de Jérusalem.  
Oh ! Abba Père, je n'ai pas le cœur fier, ni le regard ambitieux,  
même quand je les guéris, quand je nourris les foutes, quand je marche sur la mer.  
Oh non ! Je ne poursuis pas de grands desseins ni des merveilles qui me dépassent.  
J'arrête pas de leur dire : « chut, ne dites à personne que je vous ai guéris,  
ne dites à personne, ne racontez pas ...  
Je ne poursuis ni grands desseins, ni prodiges qui me dépassent ...  
Oh ! Mon Abba, je tiens mon âme égale et silencieuse.  
Mon âme est en moi comme cet enfant, un petit enfant serré contre sa mère.  
Tu te souviens, Abba, quand j'étais serré contre le sein de Marie, ma mère.  
Je me souviens de Bethléem, de cette mangeoire  
où tu as voulu que je vienne au monde.  
A ce signe, on me reconnaîtra jusqu'à la fin des temps ...  
Un enfant ... emmailloté, couché dans la rue,  
c'est pourquoi je t'attends Abba Père.  
Je t'attends maintenant et à jamais.

C'est parce que Jésus s'est senti cet enfant du Père qu'il reconnaît être en chaque homme l'enfant qu'il a été ... et c'est pour ça que son cœur est rempli d'une compassion jamais condescendante, jamais descendante, mais toujours élevante. Jésus ne rabaisse personne, surtout pas par son regard. Il élève l'autre parce qu'il voit en l'autre l'enfant qui est caché

derrière son visage âgé, ou défiguré par le froid dans la rue, ou défiguré par le Parkinson ou la maladie d'Alzheimer... raconte Etty Hillesum dans le camp de Westerbork, cette jeune femme Juive qui a trouvé Dieu dans l'enfer. Lorsqu'elle voyait un SS maltraiter un de ses frères, elle regardait ce Nazi, elle le dévisageait, elle l'envisageait comme aurait dit Christian de Chergé. Elle l'envisageait et, pour ne pas être contaminée par la haine qu'elle lisait dans le regard de ce SS, elle cherchait dans ses yeux l'enfant qu'il avait été et elle sentait en elle tomber la haine. Derrière nos masques il y a l'enfant et je vous lis cet extrait des « Grands cimetières sous la lune » de Georges Bernanos :

« Qu'importe ma vie ! Je veux seulement qu'elle reste jusqu'au bout fidèle à l'enfant que je fus. Oui ce que j'ai d'honneur et ce peu de courage, je le tiens de l'être aujourd'hui de l'enfant que je fus et qui est présent pour moi comme un aïeul (...) Oh ! Je sais bien ce qu'à de vain ce retour vers le passé. Certes ma vie est déjà pleine de mort, mais le plus mort des morts est le petit garçon que je fus et pourtant quand l'heure sera venue, c'est lui, ce petit garçon que je fus qui reprendra sa place à la tête de ma vie, qui rassemblera mes pauvres années jusqu'à la dernière, et comme un jeune chef ses vétérans, ralliant la troupe en désordre, c'est lui ce petit garçon que je fus qui entrera le premier dans la Maison du Père »

Ma vieille mère de 96 ans, toute recroquevillée dans son fauteuil, qui va du fauteuil au lit et du lit au fauteuil, c'est ma mère... elle avait demandé il y a deux ans d'encadrer une photo d'elle petite fille, alors je vous imagine, elle et née en 1921, une photo d'elle petite fille qu'elle a posée sur sa table de nuit. Elle la regarde. Je pense qu'elle vit ce mystère de demander à la petite fille qu'elle fut de la prendre par la main pour la conduire vers l'éternité de Dieu. C'est bien des choses comme cela que nous avons entendues tout à l'heure. Rien ne finit. Tout s'accomplit. C'est peut-être cela qui habite le regard de Jésus. Moi vous savez je ne suis pas Jésus. Je ne sais pas ce qu'était le regard de Jésus. J'essaie de chercher quel a pu être ce regard que Jésus posait sur les hommes. Cet après midi je vous dirai un autre secret, mais ce matin je me donne avec vous dans ce secret que Jésus est habité, conduit par l'enfant, l'enfance de Dieu en lui, qui fait qu'il regarde les autres à égalité. Tout à l'heure il y avait une jolie formule que j'ai notée : « les frangins, les frangines, les tontons » on est des frères et des sœurs en humanité, et du coup, vous avez parlé de légèreté dans la difficulté, c'est le mot légèreté qui m'a touchée, qui me disait quelque chose de la joie de l'amour, de la joie de l'Evangile. La joie elle est toujours légère. Elle ne peut pas être bruyante, tonitruante. Elle ne s'assène pas la joie. Si nous servons nos frères sans joie, je vous dis pas, c'est la corvée ! Un service sans joie, c'est une corvée. Posons-nous la question ce matin : quelle joie de Dieu, quelle légèreté de l'esprit habitent notre service des frères, notre Diaconie ? Il m'a semblé sentir beaucoup cette joie chez vous Hélène, cette passion qui vous anime d'aller à la rencontre des autres, la différence, puis vous êtes partie aux Philippines et puis ce voyage d'immersion, et puis voilà, ce partenariat. N'oubliez pas la semaine avec le Burundi et cette chorale qui intègre des personnes sourdes, j'ai failli éclater de rire et puis ... c'était beau ! Il y a une espèce de légèreté de joie et puis ces maraudes à la Croix rouge, vous nous y feriez tous aller tellement ça a l'air bien, ça a l'air tellement super. Ça c'est la charité du Christ. La charité du Christ était légère ; c'était pas une corvée pour Lui. On sent plutôt la corvée du côté des disciples qui renâclent : encore ! On y va encore ! Venez, reposez-vous un peu dit Jésus. On traverse le lac ; pas de chance, la foule a fait le tour du lac et puis quand ils débarquent il y a la foule. On entend d'ici les disciples : « Oh merde ! » C'est pas dans le texte, mais j'sais pas, on les entend quoi ! Et Jésus, il est immédiatement saisi par cette passion qui l'anime. Il voit même pas l'heure tourner. Le soleil s'est couché, les disciples sont là, ils ont pas de montre, mais c'est tout

comme. Il va s'arrêter, il va les renvoyer. Mais non ! Jésus dit : « Donnez-leur vous-mêmes à manger ». Eh ben oui, eh ben voyons ! Et avec quoi, 5 pains, 2 poissons, ben amenez-les ; faites-les asseoir, mais il est fou ! Mais on lit ça pieusement, les mains jointes, mais ça devait pas être triste, cette légèreté, cette joie de Jésus qui embrase le monde et qui fait qu'il ne voit jamais quelqu'un dans la souffrance sans que sa joie vienne toucher la joie de l'autre. Lui, l'enfant vient trouver l'enfant. Il y a quelque chose d'enfantin mais ce ne sont pas des enfantillages. Vous sentez la différence. Le regard de Jésus sur les personnes fragiles embrase Jésus d'une joie incroyable. C'est ce qui fait que jamais en Jésus, il ne va y avoir ce regard descendant, je vous l'ai dit tout à l'heure, qui est trop souvent le nôtre.

J'ai entendu la question tout à l'heure : comment je regarde les autres ? Comment je regarde, qu'est ce qu'il y a en nous à combattre ? Je pense que ça devrait être notre prière de supplication première lorsqu'on, comme on dit chez nous, s'occupe des autres, quand on s'occupe des plus fragiles, quand on s'occupe des plus petits. Mais qui suis-je pour dire d'ailleurs qu'ils sont plus petits que moi ... Qui suis-je pour dire des autres qu'ils sont fragiles. Ah, si vous saviez ma fragilité ... les plus petits, les plus pauvres, les plus petits, les plus fragiles, on sait plus quoi dire, les blessés de la vie et à Diaconia, où j'ai eu la joie d'être moi aussi, quand on a entendu ces soi-disant pauvres nous enseigner à la Basilique souterraine, c'est moi qui étais pauvre. C'était moi la plus pauvre. Il me manque d'être l'autre. Il me manque tout ce qu'est l'autre, c'est pour ça que je peux dire : j'ai besoin de toi pour être moi ... Supplions Dieu d'ôter de nous ce regard descendant qu'il n'a jamais eu sur nous ...

Vous savez il y a différents courants de théologie, dans votre diocèse à mon avis il y a aussi plusieurs courants. On a pu dire pendant quelques siècles que l'incarnation était un abaissement de Dieu. Je ne suis pas de ce courant théologique là. Eh non. C'est aussi dans « Il est né le divin enfant ». « Pour un Dieu, quel abaissement ». On est aussi habité par une certaine interprétation de l'hymne aux Philippiens que je dis souvent : « Il n'a pas saisi, il n'a pas « arpagaine » en grec. Il n'a pas considéré qu'il était plus grand, il s'est dépouillé, il s'est vidé « la kénose », il s'est vidé de toute cette idée de grandeur, de puissance » que nous avons, qui fait illusion, qui fait que nous forcément on est du côté des puissants, or l'Eglise doit s'occuper des plus fragiles, des plus petits et des plus pauvres. Le Père Jean-Noël Besançon dans toute sa théologie m'a fait comprendre que l'incarnation n'était pas pour Dieu un abaissement mais une épiphanie, une révélation de qui il était de toute éternité. Dieu est vidé de Dieu. Dieu est vidé de Dieu lui-même. En Dieu il y a la place pour l'autre. C'est pas un abaissement, c'est ce qu'il est en vérité. Qui me voit, voit le Père ». Jésus dira toute sa vie « qui me voit, voit son Père ». Père Besançon avait cette jolie formule « C'est tout son Père, Jésus », « C'est tout son Père ». Il est le Père de toute éternité et cette enfance est commencement ; il est création. Il est Père, il commence comme celui qui est père, mère, dans cette salle ; moi je ne suis pas, je suis laïque consacrée, je suis célibataire par choix, mais il me manque d'être mère et d'être père. L'incarnation est l'Epiphanie de Dieu. Enfin nous voyons qui est Dieu, non pas ce dieu tout puissant qu'est Jupiter, Zeus. La toute puissance de Dieu c'est d'être petit. Il ne se fait pas plus petit, il est petit, il est, et c'est cette humilité qui est sa gloire. C'est cette petitesse qui est sa grandeur. Voilà le paradoxe de la foi chrétienne. Je crois que Dieu est grand mais c'est sa petitesse qui fait sa grandeur ... C'est son humilité qui fait sa gloire, gloire à Dieu, Dieu des humbles et des petits parce qu'il est lui-même humble et petit. Donc il n'a pas de regard descendant. Il a un regard révélateur, voilà. Quand Jésus regarde l'homme il révèle à l'homme sa grandeur. Pour Jésus il n'y a pas de petits. Le Père Vidal dit toujours : « Il n'y a pas de grandes personnes, il n'y a pas de petites personnes, il y a quelque chose de grand dans

toute personne ». Il n'y a pas de grandes personnes, il n'y a pas de petites personnes, il y a quelque chose de grand dans toute personne. C'est pour ça que Jésus nous a regardés face à face. Il est venu se faire l'un de nous, pas au dessus de nous, même pas en dessous de nous, mais l'un de nous. Rencontrons nos richesses et nos pauvretés avec cette même joie, cette même légèreté ... sa pauvreté c'est sa richesse, sa ----- , sa richesse pourrait bien devenir sa pauvreté. Il rit avec ça, il jongle avec ça. Il est pur Jésus, pure joie de Dieu, qui aime nos pauvretés et nos richesses à égalité. Il n'est pas dupe, il connaît le fond de notre cœur. Il nous aime tel que nous sommes, il nous parle face à face, il n'est ni au-dessus ni en-dessous, il est face à face, « à hauteur du visage », comme nous disait toujours Mgr Albert Rouet à Poitiers : « évangélisez à hauteur de visage, ni au dessus ni en-dessous ». Il y a des complexes d'infériorité qui sont mortels. Il y a des complexes de supériorité qui sont des péchés mortels. **A hauteur de visage. Voilà le secret du regard de Jésus.** J'ai besoin de toi pour être moi.

Pour achever, je voudrais dire avec vous au dos de la feuille, le texte de Maurice Bellet, tiré de son très beau livre « L'épreuve ». Il avait lui-même été atteint d'un cancer de la gorge. Ça ne l'a pas empêché ensuite de vivre trente ans, il est toujours vivant et fait toujours un livre par an. Son plus beau livre, c'est celui-là, celui qu'il n'a pas calculé. Il se croyait condamné à mort, croyait qu'il n'en réchapperait pas et il a pris des notes sur son lit de malade, et il écrit ceci :

« Je ne suis pas vertueux, je ne suis pas ascète, je ne suis pas un saint, je connais un peu mes ombres, je sens la douleur des autres par compassion. Mais je sens la mienne directement et davantage. On se fait tout de même le centre du monde, n'est-ce pas ? Non pas moi. On se fait tout de même le centre du monde, n'est-ce pas ? Et quand on souffre, on tire tout à soi. On n'a plus beaucoup de place, en soi même, pour autrui. On s'éloigne. Il a été dit (ça va faire plaisir à Elisabeth) : *“Toute la loi c'est : faites aux autres ce que vous voulez qu'ils vous fassent, soyez pour eux ce que vous désirez qu'ils soient pour vous”*. Il a été écrit encore : *“Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés, car la divine perfection est de faire briller le soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir la pluie sur les justes et sur les injustes”* - ça c'est pas juste ! Sur les justes, oui, mais sur les injustes ! - Eh bien, précisément, écrit Maurice Bellet, ce que je veux que les autres fassent pour moi, c'est de ne pas me juger, c'est-à-dire me prendre comme je suis, m'accepter, croire en moi, espérer en moi, me prendre par le meilleur, pardonner, pardonner d'avance mes manquements, erreurs et défaillances. Je veux - comme tout un chacun je pense - être respecté, considéré, écouté. Je veux qu'on m'aime. J'attends qu'on me donne ma chance, les moyens de donner ma mesure, et qu'on apprécie ce que je fais et qu'on m'encourage ; qu'on tienne en grande estime ce que j'ai de bon et pour peu de chose ce que j'ai de mauvais (car mon bon côté, c'est mon bon côté et mon mauvais côté est seulement l'envers du bon)

Et qu'on respecte mes secrets.

Et qu'on ne me traite jamais en inférieur, même si on a quelques fonctions au-dessus de moi.

Eh bien voilà ce que j'essaierai de donner aux autres.

Ce sera le chemin de ma perfection. »

Que cette joie de notre enfance demeure en nous pendant toute cette eucharistie et le reste de la journée. Retrouvons en nous cet esprit d'enfance qui n'est pas infantile et qui donne la vraie joie, et continuons de nous rencontrer toute cette journée, les uns et les autres, à hauteur de visage.